

TEMPERATURE

De 6 mai 1903.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (21, 25, 25, 24).

LE DISCOURS

De M. Jusserand.

Quiconque parmi nous est Français de naissance ou d'origine et sent encore, malgré les longues années d'absence, quel que peu de sang français circuler dans ses veines, a dû, hier, tressaillir d'une immense joie et d'un bien légitime orgueil en lisant le magnifique discours prononcé par le représentant de la République Française durant les cérémonies de la dédicace de l'Exposition universelle qui se prépare à St-Louis.

Nous et bien d'autres comme nous, nous étions loin de nous attendre à pareil langage. Nous sommes, comme bien d'autres, émus d'une belle harangue officielle, bien pensée, bien écrite, irréprochable par le fond et par la forme, comme il doit arriver, en pareil cas, à tout digne représentant de l'Ancien Monde, mais en même temps un peu froide, un peu compassée, comme tout ce qui jaillit d'une source officielle.

Il n'en a rien été. Les paroles tombées des lèvres de M. Jusserand sont pleines de feu. Il régit d'un bout à l'autre de ce discours une ardeur de conviction et de sentiment qui vous saisit et vous empoigne et vous livre tout entier, corps et âme, à l'orateur.

Le haut fonctionnaire avec ses réserves diplomatiques, a complètement disparu; il ne reste plus que l'homme avec son cœur ouvert et ses idées à nu.

Dans un mouvement d'épanchement et parlant des admirables aventuriers, des intrépides explorateurs français, qui ont depuis près de deux cents ans préparé par leurs travaux les prodigieux événements qui ont depuis lors étonné le monde, M. Jusserand s'écrie: "C'étaient de solides gens, des hommes d'honneur et de cœur, de vrais Français que ces colons qui ont fait de si grandes choses."

En parlant ainsi, hier, en retraçant en des traits de feu, avec une chaleur si communicative ces portraits des immortels colons français, M. Jusserand ne s'imaginait pas qu'il faisait son portrait à lui-même et que, instinctivement, ses auditeurs lui appliquaient les qualités qu'il attribuait aux héros dont il parlait.

C'est bien, en effet, un vrai Français que l'homme qui peut parler ainsi de la France avec cette ardente conviction. Ce qui a le plus vivement frappé le public dans ce discours, c'est la physiologie parfaite, ment juste et correcte qu'il a su conserver à ses héros.

On dirait qu'il a vécu de leur temps et avec eux et qu'il a partagé leurs entraînements et leurs enthousiasmes, leurs victoires et leurs défaites.

Il y a longtemps que nous n'avions entendu parler un pareil langage. Depuis quelques années il semblait être produit entre les deux grandes Républiques de l'Ancien et du Nouveau monde, nous ne dirons pas de la froideur — ce serait une calomnie, mais moins de chaleur dans leurs

relations de chaque jour. C'était une erreur. Ce ralentissement dans les fréquentations ne prévenait que des préoccupations nouvelles, inattendues qui absorbent les moments des deux peuples. Il a suffi d'un incident, comme celui du centenaire, pour rapprocher les deux peuples et les jeter de nouveau dans les bras l'un de l'autre.

L'esprit français américain est aujourd'hui plus vivace que jamais pour le bonheur et la grandeur des deux nations-sœurs.

Exposition de St-Louis.

Bureau du Commissaire d'Etat de la Louisiane.

MINERAUX.

Les travaux relatifs à l'Exposition de St-Louis font tous les jours de grands progrès. Les ressources minérales de la Louisiane seront largement exposées. On leur a accordé un espace de mille pieds carrés. Les mines de sel surtout sont d'une extrême abondance. Il y a là des roches d'un rare purté et d'une dimension énorme. On a pu y tailler des statues superbes; celle de la Femme de Lot fera l'admiration des connaisseurs.

Ces statues sortent des mines Avery, qui sont une des plus précieuses de notre Etat. Citons aussi les produits des mines de soufre de la Union Sulphur Co.

La Commission compte y exposer une magnifique statue de Méphistophélès.

Notre pétrole louisianais paraîtra également dans notre exposition. Une fois lancés dans les recherches, les Américains ne s'arrêtent jamais. Ils ont fouillé la terre dans tous les sens et y ont fait les plus précieuses découvertes — de magnifiques blocs de marbre, d'une énorme dimension pouvant fournir de véritables colonnes d'un seul bloc.

Dans un espace de mille pieds carrés, on trouvera des squelettes d'oiseaux, de reptiles, de poissons, de toutes sortes d'animaux de la Louisiane, qui seront une des merveilles de l'Exposition.

La grande industrie des transports sera brillamment représentée à St-Louis. On y verra exposés les spécimens de tous les moyens de transport inventés par l'homme, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, et depuis les navires des plus gigantesques dimensions jusqu'aux plus infimes embarcations.

Citons enfin un modèle. Les levées, prises en relief, s'étendant des frontières nord de l'Arkansas jusqu'aux passes du Mississippi.

Qu'on juge par ce détail des proportions que va prendre l'Exposition.

LE SOURIRE DE LA REINE

Il est de notoriété publique, dans tout le Royaume-Uni, que la reine Alexandra a le sourire, le sourire le plus gracieux, le plus doucement mélancolique, le plus captivant qui ait jamais illuminé un visage de femme. Pour un sourire de la Reine, les Londoniens prêtent des heures durant, sous la pluie et dans la boue, aux portes de Bueking-

ham-Palace. Pour un sourire de la Reine, tout Anglais digne de ce nom est prêt à braver mille fois la mort. En présence de ce grand mouvement d'enthousiasme, les Anglaises du commun sont, comme on dit, "émues" et songent à l'avantage qu'il y aurait pour chacune d'elles à posséder un peu du charme impérial émanant de la reine Alexandra, elles s'appliquent, depuis quelque temps, à copier le sourire de la souveraine. Et c'est pourquoi vous voyez présentement mises et mistresses à Londres, comme à Birmingham, comme à Glasgow, répondre par un sourire inimitable aux observations variées qu'on leur présente sur la pluie, le beau temps, le fait-divers du jour ou le livre de la veille.

Mais il y a mieux encore: des "professeurs de beauté", déchaînés à travers le Royaume-Uni et installés jusque dans les plus insignifiantes bourgades, enseignent, pour la modeste somme d'une demi-couronne, "le sourire de la Reine".

Les rives s'élargissent; l'estuaire s'élargissait; la nuit, quoique sans lune, était sereine, et notre barge plate glissait silencieusement sur l'onde. Cette vitresse, cette fraîcheur détonnait toute ma chair fébrile, et, pour la première fois depuis tant de jours malheureux, je respirai avec délices. Danguiz dormait peut-être, et Cadoret sans doute priait à lèvres closes. Pour moi, l'espoir d'accomplir un devoir sacré, soulageant ma pensée éperdue attachée jusqu'alors au salut général, me permit de me reporter et de m'attendrir sur des pressés infortunés. Les images du passé flotèrent à mes yeux. Mais comment ne pas attribuer à quelque puissance occulte et mystérieuse l'inclination subite de ma rêverie! Pourquoi évoquai-je tout à coup, en notre eher et vieux manoir de Martigny, la dernière veille avant mon départ pour l'attaque de Chemillé, — notre veille de fiançailles dans la grande salle garnie de bahuts massifs, d'anciens portraits d'aïeux et d'attributs de chasse? Je m'y revis avec Amicie de Saint-Vian, la noble fille que j'aimais. Mon père venait offrir la bague d'accordailles, et c'était là une joie que nous n'osâmes lui refuser. Il remonta choisir, en son cabinet de médaillons, un de nos rares et précieux bijoux de famille. Les nouvelles alarmantes de Paris, l'incertitude où nous étions de nous revoir, un pressentiment autre, suraffectueux et indéfinissable, nous tintrent côte à côte, immobiles et muets sous l'oppression d'un imminent malheur. Mon père repartit et, lorsqu'il me tendit tout ouvert l'antique écrin que je devais présenter à Amicie de Saint-Vian, le cœur me défaillit, car, sur le velours usé, je venais de reconnaître l'anneau que ma mère portait le jour même de sa mort, l'anneau d'or aux trois opales laiteuses et bleutées, pierres d'éternelles larmes. Le bon vieillard, inconscient de mon trouble, souriait, car il pensait m'offrir réellement son joyau le plus précieux. Je n'eus pas un instant l'idée de le repousser. C'est éternel le choix de mon père manquant un respect que je lui devais et le blesser en sa pieuse mémoire. Je pris donc l'anneau et de mes doigts tremblants je le passai au doigt tremblant de ma fiancée. Très pâles tous les deux, nous échangeâmes un regard approfondi d'une imprecise tristesse, et quelques heures après je galopais violemment sur la route de Chemillé. Depuis, qu'étais devenue cette blanche et songeuse Amicie? Entraînée,

LES OPALES.

— Ne mettez pas en doute les vertus magiques et fatales des gemmes, — nous dit le marquis de Sandas, — car, aussi vrai que le ciel procure de beaux songes, que la turquoise donne l'amour et que l'améthyste le tue, aussi vrai que le rubis préserve des fausses amitiés et que l'émeraude fait pressentir l'avenir, l'opale, pierre d'éternelles larmes attire le malheur.

Je n'en veux pour preuve que le plus tragique épisode de ma vie si tragique.

Ce fut vers la fin d'octobre que, muni des instructions verbales de M. de Chabrette et portant à Mgr le comte d'Artois un message conçu dans le parlement de mon manoir, je traversai les marais à la gaité et gagnai vers le soir la rive gauche de la Loire. J'étais accompagné du grand Danguiz, un de ces rudes et féroces gars du Bas-Poitou qui s'étaient signalés aux côtés de Soucheau dans le massacre de Machecoul. Je fusse préféré tout autre à celui-ci; mais M. de Chabrette me l'avait adjoint, en ma dangereuse mission, précisément à cause de sa force brutale et de sa farouche énergie. J'avais même tout lieu de soupçonner les instructions données à ce Danguiz encore plus rigoureuses et plus formelles que les miennes. La situation désespérée des notables l'exigeait.

A l'embouchure du fleuve, la corvette anglaise devait lever l'ancre au petit jour. Il s'agissait d'aborder et de remettre les papiers au commodore sans nous laisser détourner ou retarder par quoi que ce fût au monde. L'existence de six mille Vendéens dépendait de notre célérité. Je savais heureusement à qui m'adresser. Dès la tombée du crépuscule, je me dirigeai vers une cabane isolée.

— Ah! ah! vous connaissez aussi Cadoret, le marinier? — ricanait Danguiz. — C'est l'homme des bonnes âmes de Nantes. Dès qu'elles ont vent de quelque exécution, elles font dire à Cadoret: "— Trouvez-vous cette nuit sur la rivière." — Et Cadoret s'y trouve. Il agrippe les moyses de sa gaffe et hisse dans sa barge ceux qui respirent encore. Ce païen de Carrier lui donne de la besou-

gue. Qui sait s'il n'y en a déjà. Je démaillai en cette gouaillerie cynique plus de curiosité cruelle que de vraie indignation, et je ne répondis pas. Soit qu'il n'eût pas d'excitation, soit que les bonnes âmes de Nantes fussent restées dans l'impossibilité de l'avertir, Cadoret se trouvait au logis. Après une brève explication, il nous mena furtivement vers sa barge et nous y montâmes tous trois. J'avais dans ma ceinture mon pistolet, et Danguiz son couteau. En outre, à tout hasard, il posa près de lui sur un banc, une hache d'abordage.

La brise étant faible, le marinier dut ramer et ramer prudemment pour ne pas attirer l'attention. Nous perdâmes ainsi un temps précieux. Je me désespérais et Danguiz possédait de sourds rugissements d'impuissance.

Enfin, après une heure de cette angoisse, la brise se leva de terre et gonfla notre voile, le redif s'accrocha nous filâmes rapidement.

Les rives s'élargissaient; l'estuaire s'élargissait; la nuit, quoique sans lune, était sereine, et notre barge plate glissait silencieusement sur l'onde. Cette vitresse, cette fraîcheur détonnait toute ma chair fébrile, et, pour la première fois depuis tant de jours malheureux, je respirai avec délices. Danguiz dormait peut-être, et Cadoret sans doute priait à lèvres closes. Pour moi, l'espoir d'accomplir un devoir sacré, soulageant ma pensée éperdue attachée jusqu'alors au salut général, me permit de me reporter et de m'attendrir sur des pressés infortunés. Les images du passé flotèrent à mes yeux. Mais comment ne pas attribuer à quelque puissance occulte et mystérieuse l'inclination subite de ma rêverie! Pourquoi évoquai-je tout à coup, en notre eher et vieux manoir de Martigny, la dernière veille avant mon départ pour l'attaque de Chemillé, — notre veille de fiançailles dans la grande salle garnie de bahuts massifs, d'anciens portraits d'aïeux et d'attributs de chasse? Je m'y revis avec Amicie de Saint-Vian, la noble fille que j'aimais. Mon père venait offrir la bague d'accordailles, et c'était là une joie que nous n'osâmes lui refuser. Il remonta choisir, en son cabinet de médaillons, un de nos rares et précieux bijoux de famille. Les nouvelles alarmantes de Paris, l'incertitude où nous étions de nous revoir, un pressentiment autre, suraffectueux et indéfinissable, nous tintrent côte à côte, immobiles et muets sous l'oppression d'un imminent malheur. Mon père repartit et, lorsqu'il me tendit tout ouvert l'antique écrin que je devais présenter à Amicie de Saint-Vian, le cœur me défaillit, car, sur le velours usé, je venais de reconnaître l'anneau que ma mère portait le jour même de sa mort, l'anneau d'or aux trois opales laiteuses et bleutées, pierres d'éternelles larmes. Le bon vieillard, inconscient de mon trouble, souriait, car il pensait m'offrir réellement son joyau le plus précieux. Je n'eus pas un instant l'idée de le repousser. C'est éternel le choix de mon père manquant un respect que je lui devais et le blesser en sa pieuse mémoire. Je pris donc l'anneau et de mes doigts tremblants je le passai au doigt tremblant de ma fiancée. Très pâles tous les deux, nous échangeâmes un regard approfondi d'une imprecise tristesse, et quelques heures après je galopais violemment sur la route de Chemillé. Depuis, qu'étais devenue cette blanche et songeuse Amicie? Entraînée,

perdue en nos déroutes, je la savais tombée aux mains rudes des patrouilles. En quel infâme cachot gémissait-elle? N'était-elle pas captive derrière nous, là bas, en cette Nantes de bourreaux dont la leur rougeâtre montait au ciel obscur telle qu'une tache de sang? Et, tandis que, en mon héroïque abnégation, je n'aurais dû penser qu'à notre cause dont je portais le destin pressé contre ma poitrine, pourquoi l'évocation de la noble et douce jeune fille traversait-elle ainsi mon anxiété poignante d'attendre la corvette? Oui, c'était bien l'effet d'une influence occulte et mystérieuse...

Cette conviction m'obsédait au point de me serrer le cœur, quand, se penchant en avant d'un brusque mouvement, Cadoret me montra du doigt, au tour de notre barge, de sinistres blancheurs flottant sur les vagues. Danguiz suivit le geste et, de sa voix de bas sarcoame où ne vibrât nulle pitié, il ricana encore:

— Oui, oui, Carrier en a fait boire encore, ce soir, à la grande tasse! Hommes, filles et prêtres, par deux, par trois, par quatre, on les attache ensemble, dépoillés de vêtements. Et vogue la gabare! Et jouez les soupapes! C'est leur mariage républicain!

Dans le réel républicain me causèrent ces paroles atroces, je m'appuyai au rebord de la berge, lorsque soudain une main toute mouillée, toute glacée, se posa sur ma main. Je ne pus étouffer une sourde exclamation, et instinctivement je retirai mon bras. Alors la main courut sur le rebord, cherchant à saisir une corde, un taquet, n'importe quoi de résistant. Je ne voyais aucune tête, aucun corps, — sans doute le noyé, épuisé et n'ayant pas la force de crier, demeurait dans l'ombre portée par la barge sur l'eau. Et ces doigts crispés, désespérés, tatouant, vaguement blessés dans la nuit, étaient de suraffectuelle et d'indécible horreur. La barge en même temps se trouva arrêtée, ancrée là, comme sous le grappin d'un poids énorme, extraordinaire.

La main venait de s'accrocher au taquet, quand Danguiz et Cadoret s'aperçurent. Devenant ma pensée, le marinier se leva d'un élan spontané, et nous nous penchâmes pour recueillir le noyé. Mais Danguiz se dressa furieux:

— Êtes-vous fous? Nous sommes déjà en retard: voulez-vous perdre l'armée pour ce moribond-là? La barge, qui n'était que trop chargée, n'avance plus maintenant. Ils doivent être trois ou quatre solidement liés ensemble... Ote-toi de là, Cadoret... Je vas lui faire là, cher prise, à ce noyé de malheur!

J'eus une minute de terrible indécision. Ce fut assez pour Danguiz. Il — repoussa brutalement le marinier et, avant que j'eusse pu faire un geste, pousser un cri, la hachette d'abordage s'abattit sur la main qui tombait sanglante entre mes pieds. Il y eut un gémissement perdu dans un remous d'eau noire, tandis que la barge allégée, délivrée, s'élançait vers la mer dans un essor de mouette.

Alors, sans prendre encore conscience de ce qui venait de se passer, dans une attirance d'envoûtement et de cauchemar, je me penchai et regardai la main blanche, tachée de sang; elle était fine, délicate, et je vis, stupide d'épouvante, qu'elle portait à l'annulaire l'ancien anneau d'or, l'anneau d'or avec les trois opales, pierres d'éternelles larmes.

— Oui, nous essaierons de lui rendre sa mère. Maintenant, va, mon enfant; quand il me sera possible de voir le notaire, je te prévenirai, car tu m'accompagneras chez lui; il le faut.

Sur cette conclusion, la femme de chambre embrassa longuement encore son fils, puis enfin le laissa partir. Le musicien allait par les rues, sans rien voir, bouleversé par l'extraordinaire révélation de sa mère. Sans songer qu'il parlait haut, il répétait d'une voix étrange: — Je suis le fils du comte de Bersac!... V

SOUPICONS ET CERTITUDES. L'orage s'amoncelait sur la tête de Blondin, menaçant de détruire, à bref délai, la situation brillante que le misérable avait usurpée dans l'hôtel de Sommeuse. Pourtant, le jeune comploté du pseudo don José de Mendoza prenait au contraire plus d'assurance de jour en jour. A ses yeux, sa situation se consolidait à mesure, et le moment allait venir bientôt, croyait-il, où la marquise de Sommeuse le nommerait enfin son fils. La noble femme, au reçu de la lettre expédiée de Marseille par l'Américain, et après avoir pris connaissance de la déclaration

de Malfaféra, avait, en effet, senti ses derniers doutes près de s'évanouir. Elle redoublait à présent d'attentions affectueuses pour son soi-disant neveu, et contenait à grand-peine les élans de tendresse maternelle qui la possédaient, comme invinciblement, à lui révéler ce qu'elle croyait être la douce vérité.

Cependant, un reste de prudence féminine, plutôt instinctif que raisonné, retenait encore sur ses lèvres le brillant aveu de sa maternité. Avant de donner au pseudo Pierre le doux nom de fils, elle voulait prendre conseil de Me Ledroit, et lui présenter le jeune homme.

Ce jour-là, vers la fin du déjeuner, elle se résolut à exécuter, sans tarder, cette détermination. — Mon cher Pierre, dit-elle au Blondin, attentif à ses moindres paroles, je suis absolument décidée maintenant à établir nettement votre situation. — Grand merci, ma chère tante, de cette intention généreuse, mais rien ne presse... je suis si heureux auprès de vous, je ne désire vraiment pas autre chose. — Cependant, il est indispensable, mon enfant, de régulariser votre rentrée dans la famille.

Vous avez à ce titre des droits de fortune dont la possession vous est due. — Si vous le jugez nécessaire,

ma tante, je me conformerai à vos désirs. — Oui, j'y tiens absolument. Il est indispensable, à votre âge, et dans votre situation, que vous acquériez une certaine indépendance, à la fois morale et pécuniaire. Cela vous mettra à l'aise vis-à-vis des gens de notre monde et de moi-même, dans l'avenir.

— Je ne m'opposerais pas à de si généreux projets, répartit le Blondin d'un accent pénétré de gratitude affectée. — Ainsi, dès demain ou après-demain, au plus tard, nous nous rendrons ensemble chez le notaire de la famille, Me Ledroit. — Très bien, ma tante; et merci de tout cœur de l'empressement affectueux que vous mettez en toute occasion à vouloir me faire une existence, à la fois si brillante et si douce. Je suis profondément touché de votre constante sollicitude. Et le rusé coquin, ajouta, sur un ton déclamatoire qui fut étié comique, s'il n'avait été dicté par des calculs ignobles: — Mon Dieu! Ai-je donc mérité tant de bonheur, après avoir si longtemps souffert?

Oui, mon cher Pierre, dit gravement la marquise. C'est justement parce que vous avez été très malheureux que le Maître Tout-Puissant, qui tient dans ses mains augustes nos fragiles destinées humaines, vous rend aujourd'hui tout ce que

vous avez perdu. Sa justice est inflexible: et je le remercie, moi aussi, chaque jour, de vous avoir enfin retrouvé. — En achevant, d'un accent ému, Mme de Sommeuse se leva, le regard empreint d'une expression d'indéfinissable reconnaissance. — Et comme le Blondin l'avait imitée, elle pusa doucement sa main sur son épaule, en dardant sur lui l'éclair de ses beaux yeux emplis d'inexprimable tendresse. — Elle reprit en même temps: — Comme nous allons être heureux, à présent, mon cher Pierre!

— Oui, oui, bien heureux!... balbutia le misérable, plutôt gêné que troublé par cette expansion. — Puis ils se séparèrent tous deux enchantés. Le Blondin se retira, pensif. Enfin, elle allait donc sonner bientôt, cette heure tant désirée, où, s'il ne survenait aucun obstacle sérieux, il entrerait en possession des millions du marquis de Sommeuse. Des projets fous étaient écloppés à peu en sa cervelle. Une fois en possession de cette fortune, de cet or tentateur, il comptait se séparer sans éclat de la marquise. Et, libre et riche, il prendrait enfin son vol. Il jouirait en grand seigneur de l'existence fastueuse de ses



EDMOND ROSTAND.

C'est décidément le jeudi 6 juin, comme l'a déjà dit "l'Abbeille", qu'aura lieu, à l'Académie française, la réception de M. Edmond Rostand. Le discours du jeune immortel, terminé de puis quelque temps déjà, est entre les mains de M. le vicomte Melchior de Vogüé, chargé de recevoir, sous la coupole, l'auteur de "Cyrano" et de "l'Angélon".

Le discours de M. Rostand a trouvé M. de Vogüé tout à fait étonné d'un roman appelé à un grand retentissement, le "Roi de la Mer", et dont le sujet touche à la grande entreprise d'un modernisme si aigu et si curieux à synthétiser — des tristes américains. L'éminent écrivain ne s'est pas moins mis aussitôt au travail académique qui le sollicitait. Et il paraît, en ce moment, le double achèvement de son roman et de sa réponse au discours de son jeune et déjà illustre confrère.

Mais un homme embarrassé, c'est M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel, qui ne sait com-

ment répondre aux demandes de places. La date de la réception de M. Edmond Rostand n'était pas plutôt fixée que les lettres affluaient. Et le Hot monte, menaçant. "C'est notre unique occasion de voir et d'entendre, écrit une Américaine; ne me laissez pas repasser l'Atlantique sans me donner cette joie..." M. Boissier ouvre une autre lettre. Elle est datée de Pétersbourg. On fera le voyage exprès...

Et M. Gaston Boissier se dit que M. Rostand le rend bien malheureux. Il a raison. Car il n'a pas seulement à contenter l'Europe et l'Amérique, mais le tout Paris — et c'est ici que le casse-tête devient vraiment chinois. Pendant ce temps, le futur héros de cette première sensationnelle vie, entouré des siens dans sa paisible et riante retraite des Pyrénées, ne se doutait pas des compétitions qui s'agitent autour de sa réception, tout au rêve de quelque nouveau chef-d'œuvre.

AMUSEMENTS. PARC ATHLETIQUE.

La saison active et régulière du Parc Athlétique ne fait que commencer et déjà la foule y tend avec empressement chaque jour. La vogue est pour le moment à "Wang", charmant opéra-comique brillamment interprété par la troupe Olympia.

L'œuvre et les artistes qui l'exécutent sont de premier ordre, aussi le succès ne fait-il que s'accroître chaque jour davantage. Miss Kendall et Miss Del Boadio y recueillent de nombreux bravos et font bisser tous leurs morceaux. Quant à M. Egleton, c'est un des plus réjouissants comiques que nous ayons vus depuis longtemps.

L'orchestre engagé par M. Matchette est excellent, et les chœurs pleins d'entrain et bien disciplinés achèvent la conquête du public.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Le défilé des artistes se reproduit chaque soir à l'Orpheum aux applaudissements d'un public justement enthousiaste. Les héros de la scène, cette semaine, c'est Bernard Dillon, merveilleux dans la scène du "Bad Man of Texas". Les autres artistes rivalisent avec lui d'entrain. C'est la dernière semaine de l'Orpheum et les artistes veulent

UN ORIGINAL.

Morristown, N. J. 6 mai — Une dinde boursée avec une centaine de billets d'un dollar a été reçue par Mme F. C. Adams.

Le docteur de M. Adams qui avait mystérieusement disparu il y a sept mois. Sa femme a découvert les billets au moment où elle se préparait à cuire la dinde pour le dîner et elle s'en servira pour payer le voyage de sa famille, et le sien à Sisters Lake, Mich. où demeure maintenant son mari. Adams est charpentier.

La veille du jour d'actions de grâces, comme il chômait depuis quelque temps, Adams se voyant dans l'impossibilité d'offrir un bon dîner à sa famille parut, leur disant qu'il ne reviendrait que quand il pourrait rapporter une dinde.

A date de ce moment on n'eut plus de nouvelles de lui jusqu'au jour où arriva l'oiseau avec un billet attaché autour du cou.

NOUVEAU POSTE.

Silverton, Colo., 6 mai — Le Rév. George Eaves, pasteur de l'église Congrégationnelle de Silverton, a accepté un poste dans l'église Congrégationnelle Centrale de Dallas, Texas, et se prépare à entrer fonctions prochainement.

Feuilleton

L'Abbeille de la N. O.

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

TROISIÈME PARTIE

IV REVELATIONS. Suite. Mais, jusqu'au jour où j'aurai découvert la vérité, je ne te verrai plus! En disant cela, le jeune hom-

me se leva, prêt à sortir de la place. — Paul, mon enfant, je t'en supplie! implora Berthe, en s'accrochant aux vêtements du musicien pour le retenir. Sans répondre, il essaya de se dégager.

— Mon fils, mon fils, chéri! lança la pauvre femme, secouée d'une angoisse indicible, les yeux pleins de larmes; ne t'en va pas!

— Si... adieu! — Et Paul Duroc s'avança de quelques pas, se trouva sur le seuil de la chambre, dont il ouvrit la porte.

— Paul, Paul, cria la femme de chambre vaincue, reste, je vais te le dire. — Enfin! murmura-t-il sourdement.

Et, debout en face de sa mère bouleversée, il attendit le regard dur, avide. — Eh bien, fit-il au bout d'un moment. — Eh bien... ton père... c'était... le comte de Bersac! — Lui!

— Et le musicien battit la tête, comme adéanti par ce qu'il venait d'apprendre. — Lui, répéta-t-il, la voix à peine audible, le cousin germain du marquis!

— Ah! je comprends à présent. Et c'est le même homme, ce misérable, m'a-tu dit, qui fut à la fois cause de ton malheur, de

celui de Mme de Sommeuse et de l'abandon de Pierre? — Il se produisit cette chose étrange que, moi, le fils d'une femme de chambre, je suis le cousin, un second degré, du noble marquis Pierre de Sommeuse.

Un peu du même sang coule dans nos veines, et je m'explique mieux la sympathie instinctive qui m'attirait vers Pierre, nos affinités de caractère et de goûts.

Puis se laissant glisser lentement au genoux de sa mère, il lui reprit les mains et, tendrement, avec un accent de profond regret et d'amour filial, il dit: — Merci, merci mère chérie de m'avoir enfin révélé la vérité, si cruelle soit elle.

Pardonne-moi, si je t'ai fait souffrir, si j'ai ravivé en toi de douloureux souvenirs. — Pardonne-moi, pardon!... D'un mouvement spontané, Berthe Duroc prit la tête de son fils à deux mains, et l'embrassa longuement sur le front.

— Oui, je te pardonne, mon Paul, fit-elle, la voix tremblante de larmes. Tu avais le droit de savoir. Mais qu'il ne soit maintenant plus question de cet homme entre nous, je t'en prie.

Plus tard, peut-être, lorsque je serai tout à fait vieille, je te raconterai mon triste passé. — Non, non, mère, je ne te le demande pas. — Et Paul Duroc se releva.

— Occupons nous de Pierre à

présent. — Oui, nous essaierons de lui rendre sa mère. Maintenant, va, mon enfant; quand il me sera possible de voir le notaire, je te prévenirai, car tu m'accompagneras chez lui; il le faut.

Sur cette conclusion, la femme de chambre embrassa longuement encore son fils, puis enfin le laissa partir.

Le musicien allait par les rues, sans rien voir, bouleversé par l'extraordinaire révélation de sa mère. Sans songer qu'il parlait haut, il répétait d'une voix étrange: — Je suis le fils du comte de Bersac!... V

SOUPICONS ET CERTITUDES.

L'orage s'amoncelait sur la tête de Blondin, menaçant de détruire, à bref délai, la situation brillante que le misérable avait usurpée dans l'hôtel de Sommeuse. Pourtant, le jeune comploté du pseudo don José de Mendoza prenait au contraire plus d'assurance de jour en jour. A ses yeux, sa situation se consolidait à mesure, et le moment allait venir bientôt, croyait-il, où la marquise de Sommeuse le nommerait enfin son fils. La noble femme, au reçu de la lettre expédiée de Marseille par l'Américain, et après avoir pris connaissance de la déclaration

de Malfaféra, avait, en effet, senti ses derniers doutes près de s'évanouir. Elle redoublait à présent d'attentions affectueuses pour son soi-disant neveu, et contenait à grand-peine les élans de tendresse maternelle qui la possédaient, comme invinciblement, à lui révéler ce qu'elle croyait être la douce vérité. Cependant, un reste de prudence féminine, plutôt instinctif que raisonné, retenait encore sur ses lèvres le brillant aveu de sa maternité. Avant de donner au pseudo Pierre le doux nom de fils, elle voulait prendre conseil de Me Ledroit, et lui présenter le jeune homme. Ce jour-là, vers la fin du déjeuner, elle se résolut à exécuter, sans tarder, cette détermination. — Mon cher Pierre, dit-elle au Blondin, attentif à ses moindres paroles, je suis absolument décidée maintenant à établir nettement votre situation. — Grand merci, ma chère tante, de cette intention généreuse, mais rien ne presse... je suis si heureux auprès de vous, je ne désire vraiment pas autre chose. — Cependant, il est indispensable, mon enfant, de régulariser votre rentrée dans la famille. Vous avez à ce titre des droits de fortune dont la possession vous est due. — Si vous le jugez nécessaire,